

Je ne vous ferai pas l'histoire de ma captivité : plus tard, lorsque les procès en litige seront terminés, je vous enverrai une relation détaillée. Aujourd'hui je suis débordé et je vous écris ces quelques mots dans une pagode de Ta-tsiou. N'ayant plus d'oratoires, les maisons des chrétiens étant toutes brûlées, je loge où je puis, je vais dans les temples des idoles, c'est encore là qu'on est le mieux.

O ironie ! ces marchés que j'ai traversés en septembre dernier accompagné des vociférations et des cris de mort d'une populace en délire et ivre du sang des chrétiens, je les traverse aujourd'hui accompagné du mandarin militaire et d'une troupe de soldats qui me font une escorte d'honneur : Ces notables, qui, dernièrement encore, n'avaient pas assez de basses insultes pour un pauvre prisonnier, me reçoivent avec tout le cérémonial chinois : pétards, etc., et me félicitent de ma délivrance. Les temps sont changés, une paix relative semble régner, mais pour combien de temps ?

À mon retour de captivité, Mgr Chouvellon m'offrit un congé d'un an ou un poste éloigné de la persécution. Je refusai le congé et le poste. J'ai souffert tout ce qu'un homme peut souffrir, mais les chrétiens ont souffert avec moi. De plus, mon départ aurait été une défaite morale pour la mission. Yu-man-tzé et ses lieutenants ont bien été châtiés ; mais les païens se seraient vantés d'avoir imposé mon éloignement et en auraient profité pour susciter de nouvelles vexations à nos chrétiens. C'était le devoir de Monseigneur de ne pas m'exposer à une nouvelle captivité ; c'était mon devoir, à moi, de ne pas m'y dérober.

J'ai prié mon vicaire apostolique de m'envoyer non pas à Ho-pao-Tchang, mon ancien poste, mais à Ta-tsiou, la patrie de Yu-man-tzé, le centre de la persécution. Le prélat m'a exaucé et m'a envoyé là où je désirais aller, au poste le plus dangereux. Après tout ce que j'ai souffert, la mort ne m'effraye plus. Si un Européen doit mourir pour amener la paix dans la région, je suis prêt. Je ne me fais pas d'illusions, l'avenir n'est pas sûr, l'horizon est sombre, et je sais que beaucoup de gens, même des mandarins, désirent ma mort, ma présence les gêne, je connais trop leurs antécédents.

Les pauvres chrétiens ont tout perdu : maisons, provision de riz, instruments de labour, il ne leur reste plus rien. Pendant huit mois, l'Eglise a vêtu, logé, nourri 10,000 personnes : elle aussi est ruinée, elle ne peut plus les aider à moins que la charité des chrétiens de France ne vienne à son secours. Je pleure en songeant à la triste position de mes fidèles : leur patience est admirable, ils ne se plaignent jamais. Pendant le plus fort de la persécution, pas une apostasie : ils sont allés à la mort le sourire aux lèvres.

Père, me disaient-ils, nous sommes contents, dans un instant, là-haut, au ciel, nous prions pour vous, nous obtiendrons de Dieu votre délivrance.

Ces stations de vieux chrétiens, où presque tous les confrères et évêques du Se-tchoan se sont formés à la vie apostolique, seront-elles donc condamnées à disparaître ?... Je m'arrête, car je souffre trop en écrivant ces tristes lignes.